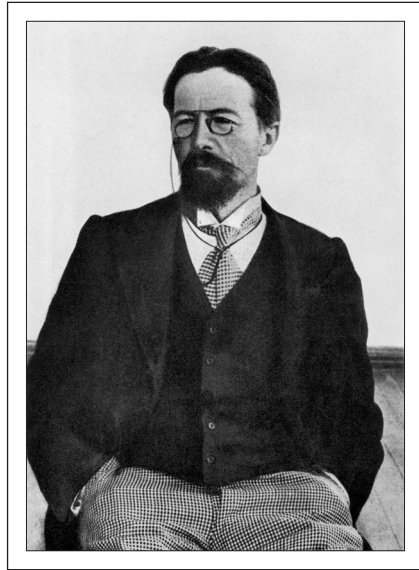


ANTON TCHÉKHOV

# LE PIPEAU



1887

---

# AKKLÉSIA

## LE DERNIER ÉVANGILE

---

Copyright: La mise en page de ce texte est gracieusement proposée par **Akklésia** dans le but de faire connaître cet auteur. Ce document ne peut en aucun cas être utilisé de manière commerciale. Cependant il peut être distribué gratuitement, sans toutefois omettre les références du site de l'association qui le met à disposition: **[www.akklesia.eu](http://www.akklesia.eu)** ■ merci d'avance, Ivсан Otets

---

Suffoqué par l'air dense du fourré, couvert de toiles d'araignée et d'aiguilles de sapin, Mélitone Chîchkine, l'intendant de la ferme de Déménntiévo, longeaît, le fusil à l'épaule, la lisière de la forêt. Sa chienne, *Dâmka*, mélange de setter et de chien de cour, pleine, et extraordinairement maigre, se traînait derrière lui, serrant sa queue mouillée, et s'efforçant, tant qu'elle pouvait, de ne pas se piquer le museau. La matinée était laide et couverte. Il se répandait, des fougères et des arbres, enveloppés d'une buée légère de grosses gouttes d'eau ; la forêt exhalait une odeur âcre de pourri.

A l'endroit où finissait le fourré, des bouleaux se dressaient, et on voyait entre leurs troncs l'espace embrumé. Derrière les bouleaux, un pâtre jouait sur un pipeau qu'il avait fait lui-même. Le joueur ne prenait que cinq ou six notes, les filait paresseusement, sans essayer de les joindre en motif, et pourtant il se sentait dans son pépiement quelque chose d'âpre et d'extrêmement triste.

Quand le fourré s'éclaircit devant lui et qu'aux sapins se mêlaient déjà de jeunes bouleaux, Mélitone aperçut le troupeau. Des chevaux entravés, des vaches et des brebis vaguaient au milieu des arbustes, broutant les branches et flairant l'herbe sylvestre. A l'orée du bois, le pâtre, vieux et maigre, vêtu d'un cafetan déchiré, sans bonnet, se tenait appuyé contre un bouleau. Il regardait à terre, songeait, et jouait de son pipeau, machinalement, sans doute.

— Bonjour, grand-père, Dieu t'aide ! lui dit en l'abordant Mélitone ; d'une voix enrouée et grêle, qui n'allait pas du tout à sa haute taille et à sa grosse figure charnue. Tu pipes bien du pipeau, tu sais. À qui est le troupeau que tu gardes ?

— C'est celui d'Artamônovskoë, répondit le berger à contre-cœur, serrant son chalumeau dans son sein.

— C'est donc aussi la forêt d'Artamônovskoë ? demanda Mélitone, regardant autour de lui. Ah c'est la forêt d'Artamônovskoë. Vois un peu j'ai failli m'égarer. Je me suis écorché toute la frimousse dans le hallier.

Il s'assit par terre et se mit à rouler une cigarette dans du papier de journal.

Comme sa voix menue, tout, chez cet homme, son sourire et ses petits yeux, ses boutons et sa casquette, qui tenait à peine sur sa grosse tête tondue, était petit, et ne répondait ni à sa taille, ni à sa carrure, ni à sa figure pleine. Quand il parlait et qu'il souriait, on sentait sur son gros visage rasé et dans toute sa personne quelque chose d'humble, de timide et de mou comme chez une paysanne.

— Hein ! quel temps ! Dieu nous en garde ! dit-il en se secouant. On n'a pas encore serré les avoines et on dirait qu'on a fait marché avec la pluie ; le diable l'emporte !

Le pâtre regarda le ciel d'où bruinaient la pluie, la forêt, les vêtements mouillés de l'intendant, songea et ne dit rien.

— Tout l'été ça a été comme ça... soupira Mélitone. Pour les moujiks mauvais, et pour les maîtres aucun profit...

Le pâtre regarda de nouveau le ciel, songea, et dit, avec des pauses, comme s'il mâchait chaque mot :

— Tout penche à la même fin... Rien de bon à attendre !

— Chez vous, comment ça va-t-il ? demanda Mélitone, se mettant à fumer ; as-tu reçu des couvées de coqs de bruyère dans la taille d'Artamônovskoë ?

Le berger ne répondit pas immédiatement ; il regarda encore le ciel, regarda de côté et d'autre, songea un peu, cligna des paupières... Il donnait sans doute à ses paroles une grande importance, et, pour en augmenter le prix, il s'efforçait de les énoncer en traînant et avec une sorte de solennité.

L'expression de son visage était, comme celle des vieillards, affinée et grave et semblait moqueuse et rusée parce qu'une échancrure en forme de selle coupait son nez, et que les narines en étaient relevées.

— Non, je crois que je n'en ai pas vu, répondit-il. Eriômka, notre chasseur, dit qu'il a levé le jour de la Saint-Ilia une couvée auprès de Pouſtochiio, mais il a dû inventer. Il y a peu d'oiseaux.

— Oui... frère, peu... Partout il y en a peu. La chasse, à le dire en conscience, n'est rien et ne vaut plus la peine. Il n'y a plus du tout de gibier et celui qu'on trouve maintenant, il n'y a même pas à s'y salir les doigts : ce n'est pas venu. C'est si petit que ça fait honte à regarder. Mélitone sourit et fit un geste découragé.

— Ce qui arrive maintenant dans ce monde, dit-il, il n'y a qu'en rire et rien de plus. L'oiseau aujourd'hui est absurde ; il se met tard à couvrir, et il en est qui n'ont pas encore fini pour la Saint-Pierre ; ma foi, oui !

— Tout penche au même, dit le pâtre levant la tête vers le ciel. L'année dernière il y a eu peu de gibier ; cette année il y en a eu encore moins ; et dans cinq ans, comptes-y, il n'y en aura plus du tout. Je remarque ça : bientôt ce n'est pas seulement le gibier, il ne restera aucun oiseau.

— C'est vrai, accorda Mélitone pensif.

Le pâtre sourit amèrement et secoua la tête.

— Étonnant, dit-il. Et où tout cela est-il passé ? Il y a de cela vingt ans, il y avait ici des oiseaux et des grues, des canards et des coqs de bruyère, des masses et des masses. Si les seigneurs allaient à la chasse, on n'entendait que poum-poum-poum, poum-poum-poum. Des grosses bécasses, des bécasses et des courlis, on n'en pouvait pas voir la fin, et des sarcelles et des bécassines, il y en avait comme des sanonnets, ou, disons-le, comme des moineaux, en veux-tu en voilà. Où tout cela est-il passé ? On ne voit même plus de

mauvais oiseaux... Passés en fumée, les aigles, les faucons, les hiboux... Il y a moins de toute espèce de bêtes. Aujourd'hui, frère, le loup et le renard sont comme une merveille, et il n'y a pas à parler de l'ours et de la loutre... Et autrefois il y avait même des élans... Depuis quarante ans, j'observe d'année en année les choses de Dieu, et pour moi je comprends que tout penche au même.

— À quoi ?

— Au pire, mon gars. Il faut songer à la fin... Le temps est venu où le monde de Dieu doit périr.

Le vieillard mit sa casquette et regarda le ciel.

— C'est dommage, soupira-t-il après un moment de silence. Ah ! mon Dieu ! comme c'est dommage !... Sans doute, que la volonté de Dieu soit faite. Ce n'est pas nous qui avons créé le monde. Mais pourtant c'est bien dommage. Qu'un seul arbre sèche, ou, disons-le, qu'une vache crève, la peine nous prend. Et comment voir cela, brave homme, si le monde entier s'en va en poussière ? Que de bien ! Seigneur Jésus. Le soleil, le ciel, les forêts, les rivières, les êtres vivants !... tout cela créé, arrangé, ajusté ensemble ; tout mené à son but et bien à sa place, et tout cela devra disparaître ?...

Un mélancolique sourire éclaira le visage du pâtre et ses paupières se mirent à battre.

— Tu veux dire que le monde finira, dit Mélitone, pensif. Possible que ce soit bientôt, mais ce n'est pas par l'oiseau qu'on peut en juger. Il n'est pas probable que l'oiseau puisse marquer ça.

— Ce n'est pas seulement les oiseaux, dit le pâtre ; c'est aussi les bêtes sauvages, et le bétail, et les abeilles, et le poisson... Si tu ne me crois pas, demande aux vieux. Chacun te dira que le poisson n'est plus du tout ce qu'il était. Dans les mers, dans les lacs, dans les rivières, le poisson d'année en année devient toujours moindre et moindre. Dans notre Peštchânka, je me souviens, on prenait du brochet d'une

archine ; il y avait des lottes ; du gardon, de la brême et de chaque espèce de poisson, il y en avait à voir, et, maintenant, quand on prend un méchant petit brochet ou une petite perche, longs d'un quart, on en remercie Dieu. De véritable perche goujonnière, il n'y en a même plus. Tout, d'année en année, va de mal en pis, et, attends un peu, il n'y aura plus de poisson du tout. Regardons maintenant, si tu veux, les rivières... Les rivières, n'est-ce pas, elles sèchent !

— C'est vrai qu'elles sèchent...

— Ah ! il n'y a pas à dire. D'année en année elles sont plus petites, et déjà, frère, il n'y a plus de ces gouffres qu'il y avait. Tu vois, là-bas, ces arbrisseaux ? demanda le vieillard montrant un point. Derrière est le vieux lit de la Pestchânka, la dérive, on l'appelle ; du temps de mon père, c'est là que la rivière coulait ; maintenant regarde où les diables l'ont portée. Le lit change et, vois bien, changera jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait sèche... Derrière Kourgâssovo il y avait des marais et des étangs ; maintenant où sont-ils ? Et les ruisseaux, où se sont-ils sauvés ? Tiens, chez nous, dans cette forêt, il coulait un ruisseau, et un ruisseau tel que les moujiks y posaient des nasses et y prenaient des brochets ; le canard sauvage passait l'hiver auprès, et maintenant, même au temps des hautes eaux, il n'y a pas ce qu'on peut appeler de l'eau. Oui, frère, où que tu regardes, partout c'est mal ; partout.

Il se fit un silence ; Mélitone, les yeux fixes, pensait. Il voulait se rappeler, ne fût-ce qu'un endroit, dans la nature que n'eût pas touché la ruine qui envahit tout. Dans la buée et dans les raies obliques de la pluie, glissaient comme sur un verre dépoli, des taches lumineuses qui s'éteignaient tout de suite : c'était le soleil levant qui essayait de percer à travers les nuages et de jeter un regard sur la terre.

— Oui, et les forêts aussi !... murmura Mélitone.

— Les forêts aussi, murmura le pâtre. On les coupe ; elles brûlent ; elles sèchent ; et il n'en pousse pas de nouvelles. Ce

qui croît, on le coupe tout de suite ; aujourd'hui c'est sorti, et demain, regarde, les gens l'ont coupé. Comme ça, sans fin ni compte, jusqu'au temps où il ne restera rien... Moi, brave homme, depuis le temps de la liberté je garde le troupeau de la commune ; avant la liberté, j'étais pâtre chez les seigneurs ; je gardais là, à ce même endroit, et, depuis que je vis, je ne me rappelle pas du jour d'été où je n'ai pas été là ; et j'observe tout le temps les choses de Dieu. J'ai bien examiné mon temps, frère ; et maintenant je comprends que toute plante est venue à s'amoindrir. Prends le seigle, l'avoine, n'importe quelle petite fleur ; tout penche au même.

— Pourtant les gens sont devenus meilleurs, remarqua l'intendant.

— En quoi meilleurs ?

— Ils ont plus d'idées.

— Pour plus d'idées, ils ont plus d'idées, c'est vrai, mon garçon... Mais à quoi cela mène-t-il ? Quelle cendre fera l'esprit des gens devant la mort ? Il n'est besoin d'aucun esprit pour mourir. À quoi bon de l'esprit au chasseur, s'il n'y a plus de gibier ? Je juge comme ça que Dieu a donné l'esprit à l'homme, mais qu'il lui a pris la force. Les gens sont devenus faibles, faibles jusqu'à l'extraordinaire. Tiens, par exemple, moi... Je vaux un groche... <sup>1</sup>, de tout le village, je suis le dernier moujik ; et pourtant mon garçon j'ai de la force... Vois, je suis dans ma sixième dizaine ; tout le jour du bon Dieu, je pais mon troupeau ; et encore la nuit, je garde les chevaux pour deux grievnniks ; et je n'ai pas envie de dormir... Et je n'ai pas froid... Mon fils a plus d'idée que moi, et, mets-le à ma place ; il demandera demain une augmentation ou bien il ira se faire soigner. Voilà ce qui en est. Moi, à l'exception du pain, je ne mange rien, parce que notre pain quotidien, donne-le-nous aujourd'hui ; mon père aussi, sauf du pain, ne mangeait rien ; et aussi mon grand-père. Mais le moujik

<sup>1</sup> Un liard - Note du traducteur.



d'aujourd'hui, il lui faut et du thé et de la vodka, et du pain blanc, et qu'on le laisse dormir du soir à l'aube, et qu'on le soigne, et toute espèce de dorloterie. Pourquoi cela ? Parce qu'il est devenu faible. Il n'y a plus en lui la force de résister. Il serait content de ne pas dormir, mais ses yeux se collent ; rien n'y fait.

— C'est vrai, reconnut Mélitone. Le moujik d'aujourd'hui ne vaut plus grand-chose.

— Il n'y a pas à le cacher, nous devenons plus mauvais d'année en année. Prenons-nous maintenant les seigneurs... Eux, ils sont encore plus faibles que les moujiks. Le seigneur d'aujourd'hui a tout appris ; sait tout ce qu'il n'y a pas à savoir, et à quoi bon ? À le regarder la pitié vous prend. Il est maigre, chétif, on dirait un Hongrois ou un Français ; il n'a ni consistance, ni aspect, il n'a que le nom de bârine ; il n'a, le cher, ni place, ni occupation et on ne voit pas ce qu'il lui faut. Ou il reste avec une ligne et il pêche, ou il est couché le ventre en l'air et lit un livre, ou bien il se trimballe au milieu des moujiks en disant diverses paroles. Et si ça n'a pas le sou, ça fait le scribe. Il vit comme ça de rien, et il ne lui vient pas à l'idée de se plier à quelque affaire véritable. La moitié des bârines, autrefois étaient généraux, ceux de maintenant ce n'est que de la roustissure !

— Ils se sont beaucoup appauvris, dit Mélitone.

— Ils se sont appauvris parce que Dieu leur a enlevé la force. Contre Dieu on ne peut pas aller !

Mélitone regarda de nouveau un point fixement. Après avoir un peu réfléchi, il soupira, comme soupirent les gens raisonnables et sérieux, secoua la tête, et dit :

— Et d'où vient tout cela ? Nous péchons beaucoup, nous avons oublié Dieu, et le temps est venu de la fin de tout. Il faut le dire aussi ; le monde ne peut pas durer des siècles et des siècles ; il faut être consciencieux.

Le berger soupira, et, comme s'il eût voulu arrêter cette conversation désagréable, il s'éloigna de son bouleau et se mit des yeux à compter ses vaches.

— Hé-hé, hé!... cria-t-il, hé-hé, hé!... Ah! que le diable! N'y aura-t-il pas de fin pour vous? La Mauvaise Force les a portées dans le hallier. Tiou-liou-liou...

L'air contrarié, il s'en alla dans les broussailles, rassembler son troupeau. Mélitone se leva, et lentement, rôda le long de la lisière; il regardait à terre et pensait. Il voulait toujours se rappeler quoi que ce fût que n'eût pas encore touché la mort.

Sur les raies obliques de la pluie les taches lumineuses glissaient encore. Elles sautèrent d'un bond sur la cime de la forêt et s'éteignirent dans le feuillage mouillé. *Dâmka* trouva sous un arbuste un hérisson et, voulant attirer l'attention de son maître, donna un aboiement retentissant:

— Chez vous, y a-t-il eu l'éclipse? cria le pâtre derrière les broussailles.

— Oui, répondit Mélitone.

— Ah!... Partout le monde se plaint qu'il y en ait eu...

C'est, frère, que dans le ciel aussi, il y a du désordre. Elle n'a pas eu lieu pour rien... Hé-hé, héé! héé...

Ayant ramené son troupeau sur la lisière, le berger s'approcha d'un bouleau, regarda le ciel, tira sans se presser son chalumeau de son sein et se mit à jouer. Il jouait comme auparavant, machinalement, ne prenant que cinq ou six notes. Les sons, comme si le chalumeau lui fût tombé dans les mains pour la première fois, en sortaient indécis, sans ordre, et ne se fondaient pas en motif. Mais Mélitone qui songeait à la fin du monde, sentait en eux quelque chose de désagréable et de triste, qu'il se serait bien passé d'entendre. Les notes les plus hautes tremblaient, et se brisaient, et semblaient, comme si le chalumeau eût été effrayé et malade, pleurer inconso-lablement. Les notes les plus basses rappelaient la buée, les

arbres écrasés et le ciel gris ; une pareille musique semblait appropriée au temps qu'il faisait, au vieillard et à ses discours.

Mélitone, voulant se plaindre, revint vers le vieillard. Et regardant sa figure mélancolique et narquoise, et son pipeau, il balbutia :

— Il est aussi devenu plus mauvais de vivre, grand-père. Il n'y a plus du tout moyen de vivre... Mauvaises récoltes, pauvreté, épizooties à chaque instant, maladies... La misère a vaincu.

La figure bouffie de l'intendant s'empourpra et prit une inquiète expression de bonne femme. Il remua les doigts comme s'il cherchait des mots pour traduire ce qu'il sentait de vague, et dit :

— Huit enfants, une femme, la mère encore vivante, et de gages, en tout, dix roubles par mois ; et pas nourris... De misère, ma femme est devenue comme un diable et moi, je bois par moments... Je suis un homme sérieux, raisonnable ; j'ai de l'instruction ; je devrais rester chez moi en paix, et, toute la journée, avec mon fusil, je cours comme un chien parce que je n'en puis plus ; ma maison m'est devenue odieuse...

Sentant que sa langue bredouillait tout autre chose que ce qu'il voulait exprimer, l'intendant y renonça d'un geste, et dit amèrement :

— Si le monde doit périr, que ce soit le plus tôt possible ! Ça ne sert de rien de traîner et de torturer les gens pour rien...

Le vieillard ôta le pipeau de ses lèvres, et, fermant un œil, en regarda l'ouverture. Son visage était morose, et couvert, comme de larmes, de grosses gouttes d'eau. Il sourit et dit :

— C'est dommage, frère. Ah ! mon Dieu, comme c'est dommage ! La terre, les bois, le ciel, toute espèce de créature ; tout a été créé, arrangé et dans tout cela il y a de l'idée. Ce n'est pas pour rien que tout périra. Et le plus dommage de tout, c'est les hommes !

Une grosse pluie, sur la forêt, bruissait; s'approchant de la lisière, Mélitone regarda du côté du bruit et boutonna tous ses boutons.

— Je retourne au village, dit-il. Adieu grand-père. Comment t'appelle-t-on?

— Louka le Pauvre!

— Allons, adieu, Louka. Merci de tout ce que tu m'as dit. *Dâmka* ici!

Mélitone lentement se traîna le long de la rivière, puis sur la prairie, en bas, qui peu à peu se changeait en marais.

L'eau gémissait sous ses pieds et la laiche rousse, encore fraîche et virile, se penchait vers la terre comme si elle eût craint qu'on ne marchât sur elle? Derrière le marais, sur la rive de la *Peštchânnka*, dont avait parlé le vieillard, il y avait des saules, et, derrière eux, dans le flou, bleuissait une grange. On sentait l'approche de cette heure malheureuse, inconjurable, où les champs deviennent noirs, la terre sale et froide, où les saules pleureurs deviennent encore plus tristes, et où, sur leur tronc, glissent des larmes; l'heure où seules les grues échappent au malheur commun, et où, comme si elles craignaient d'offenser de l'expression de leur bonheur la nature attristée, elles font retentir le haut des cieux de leur chant angoissant et mélancolique.

Mélitone atteignit la rivière, entendant mourir derrière lui peu à peu les sons du chalumeau. Il avait encore besoin de se plaindre. Il regarda autour de lui tristement, et il prit en insupportable pitié et le ciel, et la terre, et le soleil, et la forêt, et sa propre *Dâmka*. Il était, lorsque la note la plus haute du pipeau volait prolongée dans l'atmosphère et tremblait comme la voix d'un homme qui pleure, extrêmement attristé et peiné des désordres qui se voient dans la nature...

La haute note trembla et se déchira. Le pipeau se tut.